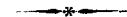

SCIENCES HISTORIQUES.



RECHERCHES

RELATIVES A LA FABRICATION DU FER,

SUR LA RIVE GAUCHE DE L'YONNE, ENTRE VILLENEUVE-LE-ROI
ET AUXERRE.

Pour répondre à l'appel qui m'a été fait, je viens signaler l'existence à peu près oubliée d'anciennes forges dans le département de l'Yonne.

Je ne parlerai toutefois que de la partie du pays située sur la rive gauche de l'Yonne, depuis Villeneuve-le-Roi jusqu'à Auxerre, portion qui, bien évidemment, n'est pas notée aujourd'hui comme faisant partie d'un district métallurgique quelconque.

Cependant, en parcourant le pays, en consultant les titres écrits et les traditions, on reconnaît que, pendant une longue suite de siècles, dont les derniers viennent de finir, la fabrication du fer avait un développement considérable là où de nos jours elle a complètement disparu.

Ces notions un peu vagues, sans doute, d'un passé qui rappelle des mœurs, un mode d'existence qui ne sont pas parvenus

jusqu'à nous, éveillent un intérêt qu'on éprouve toujours à l'aspect d'une ruine : une ruine, c'est avoir été et n'être plus.

L'existence de ces anciennes forges appartient à des âges qui se suivent sans interruption, mais que l'on peut cependant diviser en deux époques bien distinctes :

La première ne nous est connue que par des débris énormes, cyclopéens peut-être.

La seconde nous est connue par les noms qu'elle a laissés dans le pays et les transactions passées entre les forgerons et les propriétaires du sol.

Ces deux époques ont été suivies d'une troisième, mais j'en dirai peu de chose, puisque de cette troisième époque date la cessation du travail du fer dans ce département.

1^{re} ÉPOQUE. — Les plateaux compris entre la vallée de l'Yonne et la vallée de la Loire, depuis Auxerre jusqu'à Villeneuve-le-Roi, sont encore couverts d'une étendue considérable de forêts ; dans ces forêts, loin de tout cours d'eau, on trouve d'énormes amas de matières fondues, semblables par leur nature à celles que produisent encore les ouvriers qui fabriquent le fer par les procédés les plus simples : une fournaise allumée sur le sol et le minerai placé dans la fournaise. Ces amas portent le nom de *ferriers*, et incontestablement ils proviennent d'un travail qui avait pour but la fabrication du fer.

Ce qui étonne à l'aspect de ces ferriers, c'est leur volume, et l'on se demande quelle longue suite d'années il a fallu pour les produire à des hommes qui n'avaient d'autre force que celle de leurs bras, qui ne forgeaient le fer que pour des épées, des haches d'armes, et quelque peu aussi pour des chaînes de navire.

De nos jours, les usines, aidées des cours d'eau, de leurs machines à vapeur, stimulées par une consommation qui emploie

le fer pour construire les maisons et les routes, demanderaient encore quelques siècles pour accumuler de pareils amas.

Il y a quelques années, je disais que ces ferriers étaient employés à l'empierrement des routes, et j'ajoutais qu'un empierrement de pareille nature devait renfermer à peu près dix millions de kilogrammes de fer par chaque lieue de longueur, c'est-à-dire quatorze fois autant de fer qu'il en faudrait pour construire une double voie.

Je ne pense pas exagérer en disant que, dans le périmètre que j'ai indiqué, dix lieues au moins sont empierrées avec des ferriers : ces dix lieues représenteraient donc cent quarante lieues de chemins de fer tels qu'on les construit aujourd'hui, et les ferriers sont bien loin d'être épuisés. Je n'ose dire qu'en cherchant à faire des chiffres, l'origine de ces ferriers remonterait bien au-delà de la fondation de Rome.

Les hommes qui produisirent ces ferriers établissaient leurs forges comme le charbonnier établit encore ses fourneaux. En plein air, sur les montagnes, au milieu des bois, loin des rivières, ils n'emploient dans leurs travaux ni le secours des machines ni le secours des chutes d'eau, et cela ne doit pas étonner ; à l'époque de Vitruve, les Romains connaissaient à peine le moyen de moudre le grain à l'aide d'une roue mise en mouvement par un cours d'eau.

Ce fait conduit à cette réflexion singulière que l'intelligence humaine, presque entièrement développée à sa naissance, n'a pas consacré ses premiers efforts aux choses matérielles ; elle les abandonnait aux classes réprouvées.

Aussi, dans les ferriers et les lieux qui les entourent, nulle trace qui indique une construction, une civilisation quelconque ; aucun débris d'habitation, d'aqueduc ; aucune de ces médailles, de ces statues dont les armées d'autrefois, plus prodigues que celles

d'aujourd'hui, jonchaient le sol qu'elles parcouraient, marquant ainsi le lieu et la date de leurs étapes ; aucune pierre avec trace ou ébauche d'inscription ; et les historiens restent muets sur l'existence de ces hordes laborieuses sans doute, mais que de hauts faits d'armes ne signalaient pas à leur attention.

La tuile à rebord, cette seule médaille de ceux qui n'en avait pas, se rencontre fréquemment dans les ferriers. Elle indique donc qu'à l'époque romaine ces forges primitives travaillaient encore. Je revenais un jour des ferriers, tenant à la main quelques débris de ces tuiles à rebord, un charpentier que je rencontrai me demanda où j'avais trouvé ces tuiles anciennes, et à mon tour je lui demandai comment il savait que ces tuiles étaient anciennes. Alors, il me raconta que, travaillant il y a quelques années à Triguerres, près Château-Renard, un propriétaire leur avait fait fouiller un monticule, qu'au centre de ce monticule ils avaient trouvé une sorte de caveau, et que là ils avaient vu de ces tuiles. Le propriétaire n'avait pas voulu qu'ils pénétrassent dans le caveau, prétextant qu'ils pourraient y rencontrer des animaux malfaisants, tels que vipères ou autres. A-t-on entendu parler de ces fouilles, et sait-on surtout quel trésor ce propriétaire faisait garder par des serpents ?

2^e ÉPOQUE. — Abandonnant les ferriers comme appartenant aux temps héroïques et consultant les documents écrits, on trouve, à l'aide des recherches faites par M. Quantin :

En 1333, l'abbé de Pontigny se réservait le minerai qui existait dans le bois de Francave.

1395, on prenait de la mine pour faire fer près Courgenay.

1483, Jean de Pesme amodiait les minerais de Villefolle.

- En 1483, il y avait des forges à faire acier sur le ru du Tholon, proche la Motte-de-Senan.
- 1493, Sallazar, archevêque de Sens, fait bâtir des forges dans sa terre de Saint-Julien.
- 1545, Balthazard, qui exploitait ces forges, les céda à Pierre Balthazard, son fils.
- 1534, le chapitre de Sens amodie les forges de Longpy, situées à Saint-Aubin-Château-Neuf.
- 1673, Nicolas Colbert rend une ordonnance contre la société des forgerons et charbonniers, qui les montre encore comme faisant partie d'une bande de réprouvés de très-vieille origine, d'accord en cela avec la tradition.

Passant maintenant à la carte de Cassini, on voit près Saint-Julien, un lieu dit la Forge.

Près Saint-Aubin-Château-Neuf, le grand moulin des Claudins ou de Longpy.

Près Dracy, le moulin de la Forge-Neuve.

Près Grand-Champ, le foulon de la Forge.

Près Saint-Martin-sur-Ouanne, le foulon de la Forge.

Près Malicorne, la Forge.

En remontant, un lieu dit la Forge.

Plus haut, le Marteau.

Près Saint-Maurice-sur-Laveron, le moulin de la Forge.

A droite de Marchais-Beton, d'abord les Forgerons, puis les Forges.

Proche Torrailles, la Motte-de-Forge.

Sur le ruisseau de Baulches, Villefargeau, Monéteau.

Voilà donc, cette fois, l'existence de forges bien constatée par des documents écrits. Mais il y a loin de là aux ferriers.

Remarquons d'abord que, tandis que les ferriers sont situés sur les plateaux, les forges que nous venons d'énumérer sont au contraire situées dans les vallées sur les cours d'eau. Elles appartiennent à une époque où l'homme savait déjà utiliser la force motrice d'un ruisseau : cela nous reporte vers le VI^e siècle.

Mais autour de ces forges, dont les noms sont encore vivants, on ne trouve plus de ces immenses débris comparables aux ferriers. Que faut-il en conclure? que l'homme, aidé de la puissance des eaux, produisait moins qu'à l'époque où il ne se servait que de ses bras, assurément non. Ce que l'on doit supposer, c'est que la période, pendant laquelle les forges des vallées ont travaillé, a été beaucoup plus courte que celle à laquelle appartiennent les ferriers; ce qui conduit naturellement à poser cette question : Si pendant mille années les forges des vallées ont produit si peu de débris, combien de milliers d'années ont dû travailler les ouvriers qui ont produit les ferriers ?

J'ai dit que toutes les forges citées dans les actes ou inscrites sur la carte de Cassini étaient situées dans les vallées; il y a une exception à faire pour la Motte-de-Forge près Torrailles; peut-être fut-elle la dernière halte où s'arrêtèrent les forgerons avant de quitter les montagnes et de faire un pas vers la civilisation.

Entre les forges des ferriers et les forges des vallées, il y a eu cela de commun que les unes et les autres convertissaient immédiatement le minerai de fer en fer forgé; c'était l'enfance, la très-longue enfance de l'art. Les forges des vallées avaient fait un pas, elles avaient appelé à leur aide la force des cours d'eau.

3^e ÉPOQUE. — Puis vinrent d'autres procédés qui, empruntant les machines employées par la seconde époque, travaillèrent le minerai dans de grands fourneaux, le changèrent en un produit qui, coulant comme le plomb et l'étain, pût prendre toutes les

formes. Ce produit fut appelé fonte. Soumis de nouveau à l'action du four, il donna le fer propre à être forgé.

Devant ces novateurs qui, travaillant dans des maisons, devenaient presque des gens civilisés, les anciens forgerons disparurent; ils avaient pu descendre des montagnes dans la vallée, mais le nouveau progrès les anéantissait : aussi le travail du fer, décroissant de la première époque à la seconde, a-t-il complètement cessé de la deuxième à la troisième.

En quelle année cet événement s'est-il accompli ? En quelle année le procédé nouveau, le grand fourneau, le haut-fourneau a-t-il chassé les forgerons ?

Ici, c'est un poète qui le raconte, comme si, dans les lieux dont nous parlons, la fabrication du fer avait dû reculer à mesure que la civilisation et les lettres avançaient.

En 1533, un enfant de 14 ans était venu passer les vacances chez son père, maître de forge à Vandœuvre; et, comme tous les bons écoliers d'alors, il employait ses loisirs à faire des vers latins.

Des vers latins que faisait l'écolier, sortit un petit poème intitulé : *Ferraria*. Tout y est décrit : extraction de la mine, abattage et carbonisation du bois, fabrication du fer, habitudes des ouvriers. Les descriptions sont exactes, et les vers à coup sûr valent ceux que ferait aujourd'hui un enfant de même âge.

Voici en quels termes il peint le haut-fourneau :

Quadrata est ingens Barsæ prope fluminis undam,
 Infabricata quidem moles quam nomine dicunt
 Fornacem, structa est saxis vulgaribus, intus
 Sunt silices duri quibus est mirabile robur
 Visque resistendi flabris ignique voraci.
 Hic gemini folles à tergo immania spirant,

Terga boum vibrante rota quam vertat aquarum
 Impetus assidue motantur flantque vicissim,
 Et flant et reflant alternis motibus æqui ;
 Adcubat hic fusor, sic illum nomine dicunt.
 Excipit solers massam quod fusile ferrum
 Dicitur, atque regit ventos, litisque prehensis
 Ferrices emungit squamas et perdomat ignes.
 Seligit impurum puro noctesque diesque
 Pervigilans homo durus et omnia ferre paratus.

Et un peu plus loin :

Carbonem interea qui materiemque ministret
 Fornaci simul, ac vasto decrevit hiatu
 Fusori comes et in ipso culmine custos,
 Vir stabulat vigilax vultuque habituque Charonte
 Persimilis. Qui cum artifices plurima fingunt
 Vasa luto primum tornatum denique formis
 Infundunt ferrum, quia et mirabile visu
 Bombardos conflant, ita enim monstra vocantur
 Dæmonis inventum, etc.

En 1533, en même temps que le haut-fourneau faisait *bombardos dæmonis inventum*, il employait aussi une portion de ses premiers produits en œuvres de religion ; il faisait tous ces bénitiers de fonte qui garnissent encore nos églises de campagne et dont le bénitier de Bléneau est le prototype.

Mais ce n'est pas là que j'en voulais arriver, je tenais à constater qu'en 1533 l'appareil donnant le fer fusible, le haut-fourneau commençait à être en usage et qu'à cette époque aussi les forges des vallées ont dû disparaître.

Pourquoi n'ont-elles pas à leur tour été remplacées dans les mêmes lieux par le haut-fourneau ?

Un peu peut-être parce que les forgerons s'y seront opposés, mais plus probablement parce qu'à cette époque le bois et le charbon de bois trouvèrent un écoulement facile vers Paris; parce que, tout près de là, à une dizaine de lieues, il y avait des forêts dont on ne tirait d'autre produit qu'en les convertissant en cendres.

J'ai bien dit qu'on avait fait du fer pendant de longues et très-longues années; mais je n'ai pas dit où on prenait le minerai.

D'abord on pouvait le prendre au loin; car, bien qu'il n'y eût pas de routes ou de bons chemins, comme à cette époque les chevaux se nourrissaient sans dépense aucune dans les landes ou les forêts, on pouvait les envoyer à quinze et vingt lieues chercher à dos le minerai dont on avait besoin: cela se fait encore de nos jours et par les mêmes moyens.

Puis, sur place, les chartes indiquent les lieux où on allait extraire la mine à faire fer; plusieurs points sont encore appelés, du nom de minerai d'ocre, Saint-Martin-sur-Ocre, le Berceau-sur-Ocre, Notre-Dame-sur-Ocre. Et enfin, comme trace du chemin qu'en certaines localités pouvait suivre ce minerai, ne voit-on pas une route ouverte de Perrigny vers Fleury dont l'empierrement est tout entier en minerai de fer? Puis une autre route est ouverte du Puits-Avril vers Aillant et Fleury; elle est empierrée en ferriers. Ces deux routes, qui s'avancent l'une vers l'autre, ne montrent-elles pas ce qui a pu se passer à l'époque où existaient les forgerons des ferriers?

Pour dire quelques mots des minerais, je suis forcé d'employer les expressions consacrées. La plaine, entre Perrigny et Fleury et même Charbuy, contient sur une grande étendue un sable fin. Dans ce sable on rencontre par amas du minerai de fer hydraté. Ce minerai est souvent en géodes, quelquefois en grains; souvent c'est de l'hydrate très-pur, quelquefois ce n'est plus qu'un grès

lié par une dissolution ferrugineuse qui se serait épaissie. Cette manière d'être n'est pas particulière à cette localité, on la retrouve dans le département de la Dordogne, du Lot, du Lot-et-Garonne. Là aussi, dans les sables, on rencontre des hydrates plus ou moins siliceux qui donnent lieu à des exploitations fort importantes; là aussi, l'on dit que ce minerai est le résultat d'une dissolution ferrugineuse qui se serait épaissie, concentrée, en filtrant à travers le sable: on prétend même que cette formation de minerai se reproduit chaque jour. Et à ce sujet un homme grave racontait qu'en brisant une géode, on avait trouvé dans son intérieur quelques médailles.

Le fait est-il exact? je ne serais pas éloigné de le croire. Sur la route de Perrigny à Fleury, le talus d'un fossé était rafraîchi, on voyait suinter à travers le sable de l'eau incolore qui, au contact de l'air, prenait peu à peu une teinte de rouille foncée, et le sable qui en demeurait imprégné présentait parfaitement la coupe d'une géode.

Mais, à Perrigny, où donc les eaux iraient-elles chercher le fer qu'elles entraîneraient avec elles?

Pourrait-il si loin de Perrigny et les ocres qu'il renferme ne peuvent-elles pas être considérées comme un dépôt formé par des eaux chargées de fer, ou bien encore comme un dépôt où des eaux pures iraient se charger de fer?

L'examen des ferriers, des vieilles forges, des minerais, en dehors de l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la fabrication du fer, appelle encore l'attention. En songeant au passé, en songeant à l'avenir, il semble que l'on pourrait réserver les minerais et les ferriers du département pour un emploi plus utile que l'empierrement des routes; et n'est-on pas comme effrayé en pensant qu'une lieue d'empierrement en ferriers représente en fer 44 lieues de rails?

E. TARROIS.